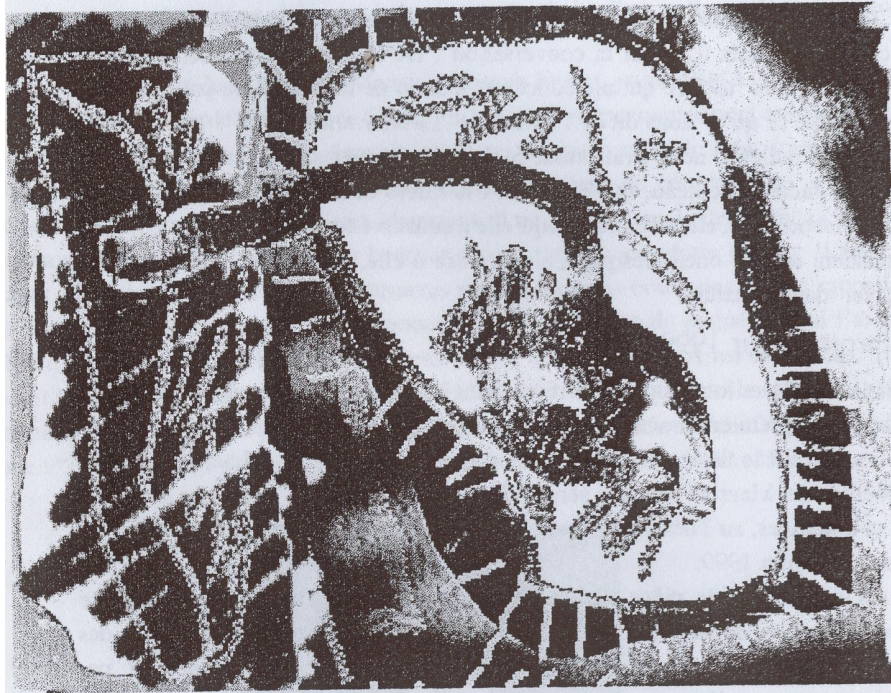


FLEUR DE LUNE

N° 2

Bulletin de l'association des amis de
Maurice Fourré



Léopold infographie originale par Tristan Bastit

Éditorial

Lors de la dernière réunion du bureau de l'A.A.M.F., il était apparu à tous que le numéro 1 de notre bulletin, "Fleur de Lune", répondait aux objectifs que nous nous étions fixés, mais qu'il avait souffert de graves défauts techniques. Les documents, encartés au centre par

exemple, manquaient de références précises aux textes qu'ils étaient censés accompagner. Nous essayerons donc de faire un peu moins mal, la prochaine fois. Mais tous les lecteurs et adhérents sont aussi appelés à faire part de leurs remarques, en ce sens ou en un autre, et de leurs propres suggestions.

Ce bulletin numéro 1, a reçu quelques échos. Un savant médiéviste, plus particulièrement attentif au premier récit de Fourré intitulé "Patte-de-bois", et publié au tout début du siècle, nous signale que les références aux légendes du Château de Combourg, renvoient encore plus loin, et que le personnage à la jambe de bois se trouve déjà dans la "Quête du Graal" de Chrétien de Troyes.

Un journaliste du "Courrier de l'Ouest" à Angers, aujourd'hui en retraite, nous rappelle les souvenirs qu'il a conservés de Maurice Fourré, et qui corroborent les propos de Julien Gracq. "Il aimait, disait ce dernier, rencontrer des gens; même des inconnus dans les cafés, auxquels il faisait la conversation". De la longue lettre de notre ami

angevin, je garde pour moi ce qui me concerne, mais il ne m'en voudra pas, j'espère, de citer en annexe ce qu'il nous dit de l'auteur de "La Marraine du Sel".

Notre premier bulletin, nous avait aussi permis de renouer contact avec la fille de Monsieur et Madame Petiteau, qui étaient les héritiers de Maurice Fourré. Tout en adhérant à l'Association, elle nous confie qu'elle a conservé tous les documents que ses parents tenaient de leur oncle, lesquels, ainsi, grâce à elle, ne se sont pas éparpillés, pour s'égarer dans la nature.

Quels projets pour 1999 ?

1) Claude Merlin et toute sa troupe reprennent la pièce de théâtre dont ils avaient déjà présenté Une première mouture en juin dernier. "Les Éblouissements de Monsieur Maurice", (tel en est le titre), conçu par le bien nommé Merlin lui-même, à partir des romans-poèmes de Maurice Fourré, seront donnés intégralement avec une trentaine d'acteurs et d'actrices, au Théâtre du Lavoir Moderne Parisien, 35 rue Léon, Paris 18e, du 12 mai au 21 juin 1999.

2) Parallèlement à cette pièce de théâtre, aura lieu une exposition sur Maurice Fourré, (avec photos, documents, portraits de l'auteur, ...)

accompagnée d'oeuvres des adhérents de l'Association des Amis de Maurice Fourré, qui seraient en rapport, par quelque biais que ce soit, avec son univers. Les Amis de l'A.A.M.F qui voudraient entrer dans ce projet peuvent contacter dès maintenant le Président de l'Association.

3) Le secrétaire, Bruno Duval, a imaginé, conçu et réalisé, un film de 45 minutes environ, autour du monument de la colonne Sainte Cornille, bâtisse emblématique du Rose-Hôtel. Pour les membres de l'Association et leurs petits ou petites amies, ce film sera projeté en avant-première, non à Guérande, Richelieu, ni à l'auberge du Blavet mais dans un lieu et à une heure, qui seront signalés à tous, en temps voulu.

Ce bulletin n° 2 a été préparé et concocté par le Président actuel, qui a ainsi remplacé, au pied levé, Bruno Duval, lequel devait initialement se charger de ce travail, mais qui en a été empêché, pendant plusieurs semaines, pour la réalisation de son film. Le 21e siècle qui va bientôt nous tomber sur la tête, ne sera pas religieux, comme on l'entend claironner un peu partout, il sera Fourréen, (donc libre, indépendant et poétique, c'est tout comme), ou il ne sera pas.

A Paris, le 23 janvier 1999, jour de la Sainte Messaline, selon le calendrier du Père Ubu.

PS. n° 1 : Le journal "Libération" signale que parmi les films, dont la sortie en France est proche, figure une œuvre du cinéaste Abel Ferrara intitulée "New Rosé-Hôtel". N'aurait-ce que pour honorer la mémoire de l'auteur de "La Nuit du Rosé-Hôtel", et indépendamment du contenu de ce film dont nous ne savons encore rien, rien que le titre, nous irons tous le voir en chœur et de bon cœur, le choix d'une telle enseigne ne *pouvant*, en effet, que porter chance.

PS. n° 2 : Extrait de la lettre de Monsieur Joseph Fumet, journaliste à Angers, du 28 juillet 1998 : "Je garde de Maurice Fourré un souvenir respectueusement amical. Nous avons souvent dîné ensemble, dans un petit restaurant proche de mon journal, "La Bonne Table". Je me rappelle un Monsieur déjà âgé, mais de grande allure, soucieux de son élégance, et d'un commerce charmant. Il ne parlait jamais de lui

même, ni de ses travaux. Il préférerait commenter le décor du quartier, les anecdotes du jour. Il aimait flâner, et recenser les enseignes amusantes ou insolites des boutiques. Je me rappelle un atelier de réparation de jouets, annoncé comme "Clinique de poupées", qui l'avait séduit. De même il avait le souci des gens dont il croisait la vie. Ainsi ce ménage qui tenait notre modeste restaurant. Embarras financiers ? Tourments familiaux ? Je ne sais ce qui avait assombri ces jeunes gens, mais Maurice Fourré m'avait confié son inquiétude : "ils sont tristes ce soir". Il était sincèrement affecté de leur mélancolie..."

La correspondance de Maurice Fourré.

Un des objectifs majeurs de notre Association consiste, on le sait, à éviter que ne s'égarant, et ne soient perdus à tout jamais, les documents relatifs à l'auteur mort en 1959, sans descendance avouée, ni héritier direct, (lettres reçues, brouillons, manuscrits, dessins, photos, œuvres graphiques, etc...). C'est par exemple, un coup de chance, que "Le Caméléon mystique", sa dernière œuvre, ait pu paraître in extenso, après une annonce d'édition en effet, qui devait être illustrée par Jacques Hérold, et qui ne vit jamais le jour. Le neveu de Maurice Fourré, dépité de tous ces retards, me confia les trois versions qui restaient de ce travail, refusé par Gallimard, comme plus puéril que

poétique, quand Fourré allait avoir 82 ans. Ce ne fut pas une mince affaire que de retrouver le fil de toutes ces pages en désordre, en vrac, même pas numérotées. Heureusement que Bernard Guillemet, libraire à Quimper, se prit de passion pour cet ouvrage et décida de l'édition. Pour la Correspondance de l'Auteur, c'est une autre affaire ! Quand cela fut possible, j'en ai fait moi-même publier des extraits : lettre de Fourré à Gaston Chaissac, et vice versa, dans la revue "*Plein Chant*" ; lettre à Théophile Briant, dans "*Les Cahiers de l'Iroise*" à Brest ; quelques lettres et dessins à son ami

Louis Roinet, en annexe à la publication d' "*Une Conquête*" aux Éditions Du Fourneau en 1984, etc... Le document reproduit ici, et que nous transmet notre ami Jacques Mayer, montre que nous sommes encore loin du compte. Datée du 16 mai 1949, cette lettre d'André Breton à Maurice Fourré, proposée aujourd'hui dans un catalogue d'autographes, j'en ai vu l'original, il y a une vingtaine d'années, dans la famille de l'auteur. J'ai appris ensuite qu'elle était passée dans (me vente, et on la retrouve maintenant toujours en vente, mais entre-temps, le prix a été multiplié par dix (c'est cela que l'on doit appeler l'inflation ou le marché !) Il est donc grand temps que nous nous penchions sur ce problème, pour éviter la dispersion de tous ces documents, leur perte ou leur mise à l'encan, ou alors que ce soit à l'encan ou sur les murs du Mont de Pitié de la Poésie.

Sur Julien Gracq et Maurice Fourré

(présentation d'un interview)

Dans l'esprit qui est le nôtre, il n'a jamais été question de faire de ce bulletin un recueil d'études universitaires ou de poésie comparée. Nous laissons à d'autres, qui auraient toute latitude s'ils voulaient vraiment sortir des sentiers battus, le soin de remplir cette tâche. Si nous associons ici ces deux noms, c'est que Fourré aurait disparu, il y a une cinquantaine d'années, gentiment ou tristement, comme on voudra que puisse finir une vie ; mais qu'il n'aurait jamais publié sa "*Nuit du Rosé-Hôtel*", ^ même écrit

la première ligne des récits suivants, sans Julien Gracq. Celui-ci, mais c'est tout à son honneur, est trop modeste à se donner pour seule fonction celle d'intermédiaire entre un poète, dont le manuscrit lui serait tombé dans les mains un peu par hasard (et la chose est exacte) et André Breton, puis grâce à lui, une grande maison d'édition. Mais dans le domaine des littératures à l'esbroufe et à l'estomac, Julien Gracq a déjà trop donné de sa personne, pour qu'on lui tienne rigueur à minimiser son rôle de passeur de relais ; on s'en rendra bien assez compte dans l'entretien qui suit, pour qu'il soit nécessaire d'insister. Mais Maurice Fourré, qui en était le premier bénéficiaire avait, lui, bien remarqué la chose. "Ce sont toujours, écrivait-il à un de ses amis, les plus grands qui sont les plus généreux". Et la véritable générosité se soucie comme d'une guigne, se passe fort bien, et même se défie, des gestes ostentatoires. Qui ne voit que nous sommes, ici, à des kilomètres de distance, des mœurs d'un petit monde littéraire parisien, sans cesse renouvelable, mais toujours renouvelé, et identique. Cette remarque me permettra, en passant, et en mon nom personnel, de faire justice d'une rumeur, d'une fausse légende, qui court encore sur Maurice Fourré, et selon laquelle André Breton lui aurait d'abord ouvert toute grande, puis fermé sa porte sans rien dire. Après le "Rose-Hôtel", suivant les mauvaises langues, lui et les autres surréalistes se seraient désintéressés de son œuvre ; ils l'auraient même, paraît-il, totalement négligée. Tout cela est entièrement faux, et je me fais fort de le prouver, quand il le faudra.

Les surréalistes sont, et se sont mis délibérément hors-jeu littéraire.

L'histoire du prix Concourt, attribué dans ces mêmes années à Julien Gracq justement, pour "Le rivage des syrtes", mais refusé préalablement par l'auteur, en est à lui seul, un bon exemple. Qui a rencontré et découvert Maurice Fourré ? Michel Carrouges et Julien Gracq, par l'entre-mise, certes, d'un ami commun, mais tous deux proches des surréalistes. Qui a rédigé pour son premier volume chez Gallimard, une préface enthousiaste, où Fourré est salué comme un maître du langage ? André Breton, qui écrivit ensuite à Fauteur, de l'île de Sein et de la forêt de Paimpont "Ouf, je respire, sachant que vous, n'avez été trop déçu par mon introduction". André Breton écrivit ensuite à Fourré Une bonne quinzaine de lettres, que j'ai tenues entre les mains, pour la sortie de "La Mairaine du Sel" par exemple, en 1955, cl pour lui proposer de montrer quelques pages de "Tête-de-Nègre", dans une revue surréaliste, qui (c'est vrai), lut vil jamais le jour. A la mort de Fourré, trois échos, et trois échos seulement, parvinrent à Angers pour déplorer la disparition du "Vieil Ambassadeur". Lue note de Gérard Legrand dans la revue "Bief Jonction surréaliste", intitulée "Sur la pointe des pieds", et deux lettres élogieuses, que l'on pourra trouver dans le livre de Philippe Audojn : une de Julien Gracq ("comme le lojn, disait-il, tous les livres de voire oncle, son souvenir baigne pour tous ses amis dans une jeunesse que l'on peut bien dire essentielle, et sur laquelle le temps n'a pas de prise") et l'autre d'André Breton, s'attristai de celle mort : "Une grande draperie, dit-il, Meut de se déchirer eu silence du côté de l'ouest", lit Breton revenai sur l'origine de cette rumeur qui circulait déjà à l'époque. "Il me remplissait de confusion à me rendre bien trop grâce de mon entremise auprès de lui, (faisant ainsi allusion à la préface qu'il rédigea pour l'édition de "La nuit du Rose- Hôtel» chez Gallimard). Mais vous savez, poursuivait-il à l'adresse de son correspondant, qu'il était délicieusement incorrigible dans celle voie". Longtemps après la mort de l'auteur, qui chercha de nouveau à le sortir de l'ombre ? Philippe Audojn du groupe surréaliste, l'éditeur François Di Dio, un peu moi-même, qui étais tombé sur lui par un heureux hasard, et Julien Gracq. Mais, pas plus que Breton, Julien Gracq ne s'est jamais voulu un bénédictin des lettres, et n'a jamais consacré d'étude suivie à Maurice Fourré, dans ses "Préférences" ou

"En lisant, en écrivant", pour la bonne et simple raison, sans aller chercher plus loin, que l'occasion ne s'en est jamais présentée. A trois reprises par contre, une vingtaine- d'années après la mort de l'auteur, Julien Gracq a été amené a parler de lui cl de son œuvre : dans celle lettre de condoléances d'abord, à la famille, déjà évoquée, et que l'on peut bien relire en entier ; dans un interview de 1976 à la revue "Givre", et dans son livre sur "La Forme d'une Ville". Dans "Givre", Gracq rappelle surtout comment il se trouva, en 1949, être le contact, comme on dit dans un réseau de résistance, entre Breton e(Fourré, "lequel dans la vie avait, écrit-il , la courtoisie ornée et cérémonieuse des personnages de son livre ou une gentillesse sans défaut tenait de si loin en respect le tragique". Dans "La Forme d'une ville", pour ceux qui ont lu ce livre, Julien Gracq en vient incidemment à s'évader de Nantes vers Angers, où il voit la cité Balzacienne par excellence, celle en tout cas où il retrouve le plus, ce Balzac dés provinces, "romancier électif, comme il dit, des poches de stagnation sociale où l'air s'est appauvri". Parlant d'Angers plus, précisément, et non de telle on telle ville de province qui aurait pu lui ressembler dans cette France du milieu du siècle, "je retrouve, poursuit Julien Gracq, la marque distinctive de l'enracinement angevin dans les livres attachants de Maurice Fourré, qui a connu et célébré Angers comme Nantes, mais qui appartient à la première. Que le lieu de ses fictions soit Paris, Richelieu ou la Bretagne, j'y déchiffre toujours le farniente enjoué et disert du bourgeois angevin, entre le magasin de la me des Lices, la fermette de Tuffeau, la vigne, et le cellier de l'été sur un coteau de Loire, la partie de pêche du dimanche, la tonnelle du jeu de boules du Fort". Voilà qui est dit cl bien dit. Et, connue j'ai des raisons toutes personnelles de tenir à ces dernières notations géographiques, je me tairai pour l'instant, mais je les expliciterai peut être quelque jour.

En attendant, lorsque le projet de créer l'Association des Amis de Maurice Fourré fut lancé, Julien Gracq a été un des premiers à répondre "oui", adhérent donc de la première heure, mais déclinant par avance toute ascension a l'étage supérieur qui aurait pu faire de lui le Président d'Honneur, voire le Président tout court, de la future Assemblée (en effet, ignorant tout des méandres de l'Administration,

je croyais que pour déclarer à la Préfecture une Association, quoiqu'elle soit, en bonne et due forme, il fallait d'abord trouver un Président, alors que la démarche était tout à l'inverse, dont acte). Début septembre 1998, nos amis Bruno Duval et Béatrice Dunner dirent l'occasion de passer une bonne heure avec Julien Gracq, et de s'entretenir avec lui de Maurice Fourré. Comme dans la petite histoire des vicomtes, quand deux amis de Maurice Fourré en rencontrent un troisième, de quoi peuvent-ils parler ? de Maurice Fourré, bien entendu. Pour ce qui est de Julien Gracq, il dit ce qu'il avait à dire, demanda à ne pas être filmé lui-même, et évita toute allusion à son oeuvre personnelle. Nos deux amis auraient bien voulu l'entraîner sur ce terrain, et parler aussi avec lui, de lui, d'André Hardellet, d'Alfred Kubin, de Suzanne Lilar, mais comme on le Verra dans l'entretien suivant, pour Julien Gracq, il n'était pas question d'aborder d'autres sujets que celui de Fourré, puisqu'aussi bien, c'était cela qui avait conduit Béatrice Dunner et Bruno Duval jusque chez lui. Non qu'il n'ait eu aucune remarque à faire sur d'autres thèmes, ni que les Inimités aient été Comptées au temps des horloges, mais l'auteur du "*Château d'Argol*" n'est sans doute pas homme à livrer facilement, comme l'on dit, l'autre côté des choses. Avec lui, comme le faisait déjà remarquer Henri Quéffélec, dans "Les cahiers de l'Herne", une rencontre et un dialogue naturel doivent suffire et il faut accepter que beaucoup de choses restent dans l'ombre". Que l'on ne s'attende donc pas à trouver, dans l'entretien qui suit, des révélations fracassantes sur la vie de Maurice Fourré, ni le moindre scoop journalistique dans la bouche de Julien Gracq. Celui-ci reprend et rappelle ce que les amis de Maurice Fourré savent peut être souvent, déjà : La personnalité de l'auteur ; Les circonstances où fut transmis le premier manuscrit d'un septuagénaire angevin à André Breton, l'attachement plus particulier de Julien Gracq à "*La Nuit du Rosé-Hôtel*", oeuvre inaugurale, "huis-clos féérique" comme il l'appelle, mais qui tombait si mal, à l'époque de la nausée existentielle. Qui ne se souciait même pas des modes de son temps, et continuait à suivre son chemin, plus lumineux, était sans doute voué d'avance au silence et à l'oubli. Cela n'a pas été, tout à fait, le sort de Maurice Fourré, qui dans les dernières;-! aimées de sa vie, a

rencontré, heureusement pour lui, des parrains prodigés ; et l'Association de ses Amis remercie Julien Gracq d'avoir rappelé son bon souvenir.

D'ANGERS À NANTES

Julien Gracq évoque Maurice Fourré

- Cher Julien Gracq, permettez-moi d'abord de vous remercier, vous qui n'accordez guère d'entretien pour parler de vous-même, d'avoir accepté de nous en accorder un pour parler de Maurice Fourré, un écrivain certes moins illustre que vous, mais à la révélation duquel vous avez vous-même contribué. Pouvez-vous nous dire - ou nous redire comment cela s'est passé ?

- Oui. Je ne connaissais pas Fourré personnellement. J'ai entendu parler de lui par un de mes amis, M. Mitard, qui était magistrat à ce moment-là et qui le connaissait. *Un* jour, il m'a parlé d'un manuscrit qui, selon lui, était intéressant. Il me l'a communiqué, c'était celui de *La Nuit du Rosé-Hôtel*. Je voyais de temps en temps André Breton. A ce moment-là, il dirigeait chez Gallimard la collection Révélation, qui n'a eu, je crois, que ce premier "numéro". Breton a été très séduit par le livre. Il l'a publié avec une belle préface et dans une belle présentation.

C'est de cette manière que j'ai contribué à la révélation de Fourré. J'ai passé le manuscrit à Breton, qui en avait d'ailleurs entendu parler par un autre écrivain, qui était Carrouges.

- Ouï.

- Mais c'est bien moi qui lui ai transmis le manuscrit. J'ai vu Fourré après. Il est venu à Paris. Plusieurs fois. Je l'ai rencontré à différentes reprises. On a même dû dîner ensemble. Et j'ai assisté à la séance de lecture qui a eu lieu à l'occasion de la publication du livre. Cela se passait à l'hôtel Littré, à Montparnasse. Il y avait Breton, il y avait Queneau, il y avait Paulhan, il y avait d'autres écrivains encore. Une séance de lecture qui avait soulevé de l'intérêt. Et Maurice Fourré venait de temps en temps à Paris. Même assez souvent. C'est à cette occasion que je l'ai rencontré, peut-être quatre ou cinq fois. Il habitait Angers, et moi j'étais à Paris, déjà. Bien sûr, je n'y étais pas tout le temps et je ne le voyais pas à chaque voyage. Mais j'avais de ses nouvelles par mon camarade Mitard, qui habitait toujours Angers et le voyait assez souvent.

- Quel genre d'homme était Fourré ?

- Un homme extrêmement affable, courtois, un peu cérémonieux. très ouvert. Il avait un caractère que je trouve assez angevin : cordial, sociable, ouvert, gai, et même drôle. Il était content de cette deuxième carrière littéraire. La première avait commencé cinquante ans auparavant, avec une nouvelle publiée sous le patronage de René Bazin. Continuer avec Breton, c'était un peu différent. Dans l'intervalle, je crois qu'il s'émit occupé d'affaires. Il a même été secrétaire d'un député. C'était une carrière assez curieuse, (mais il a été rajeuni par la publication de *La Nuit du Rosé-Hôtel*. Grâce à elle, ses dernières années ont été heureuses. Il se sentait un peu reconnu et en contact avec un public. C'était un homme de relations vraiment charmantes, plein d'urbanité.

- Que pensiez-vous de ses livres ?

- C'est le premier qui reste pour moi le livre essentiel de Fourré. J'ai lu les autres, qui sont intéressants, mais qui pour moi n'ont pas la même originalité ni le même impact, comme on dit maintenant. Pour comprendre ce qui a fait une petite sensation à la publication de ce livre, il faut remonter à l'époque, qui était celle de l'existentialisme. Une époque de littérature noire, sombre. Et ce qui avait beaucoup frappé Breton, c'est que *La Nuit du Rosé-Hôtel* est un livre rose. Il était d'ailleurs paru sous couverture rose bonbon, avec un phare énorme, qui avait une allure phallique, un peu. On se demandait ce qu'il faisait là, mais le rose bonbon est assez emblématique, malgré tout. C'est un livre qui semble avoir été écrit dans le plaisir, dans la joie. Cela contrastait beaucoup avec l'époque, et cela a fait sensation. Et cela reste pour moi un des caractères marquants du livre.

- Est-ce là son seul trait d'originalité ?

- Non. Il y a aussi le langage. qui est psalmodie ... Un langage liturgique, cérémonieux. Un langage de Cour, presque. On est presque à la Cour de Versailles, quand on le lit, celle du Roi-Soleil. D'ailleurs, il s'agit d'ambassadeurs !

La littérature est une transposition du réel à travers la parole. Sa transfiguration par la vraie parole. Dans *La Nuit du Rosé-Hôtel*, cette transfiguration se produit de manière beaucoup plus brutale. Il

y a un télescopage, parce que cela se passe dans un hôtel, c'est-à-dire, dans le lieu le plus trivial qui soit.

- Un hôtel de passe ...

- On entre, on sort, oui, très bien : on passe. Et puis, en même temps, ce qui s'y passe est transposé sur un ton liturgique. Il y a donc une espèce de transfiguration littéraire, qui opère sur le tas. Dans l'hôtel, il y a les parties publiques. Et puis, on passe dans les appartements privés, les chambres. De toutes façons, on passe.

- Le rose des chambres, lui aussi, est passé.

- Le rose de Fourré est une couleur qui n'a pas d'équivalent en littérature. La couleur d'une espèce de littérature enguirlandée, un peu précieuse. Sartre a écrit Huis-clos. Eh bien, c'est une espèce de Huis-clos, mais de Huis-clos fleuri, la Nuit du Rose-Hôtel, sous la houlette de Rose, qui est une espèce de médiatrice entre le trivial et le liturgique.

C'était quand même un monde un peu artificiel, un peu suspendu, un peu fragile, mais qui retient l'attention. Voilà l'originalité du livre. C'est tout ce que je peux vous dire) de Fourré, et qui n'est pas grand-chose, parce que je ne l'ai pas vraiment connu, tout en gardant un excellent souvenir de lui, un souvenir riant. Il y est pour quelque chose, d'ailleurs, parce qu'il est mort en dormant, quand mon camarade Mitard l'a trouvé. Il venait le prendre. Il faisait la sieste, l'après-midi. Il l'a trouvé mort, sûr son lit. Pour moi, c'est ainsi qu'il restera. Le livre aussi restera pour moi, et je souhaite aussi qu'il reste pour d'autres, parce qu'il n'a pas eu le sort qu'il méritait. Il partait bien, pourtant avec cette belle préface de Breton, mais on ne l'a pas réédité. Il y a des livres qui passent à côté de leur chance. Mais ils en ont une seconde, quelquefois. J'espère que cela se produira pour lui.

- Vous avez écrit que la parution du Rosé-Hôtel était pour Fourré comme une seconde vie

- Naturellement, il revivait. Il a toujours été, je suppose, bien vivant et même assez jovial. Mais là on avait vraiment l'impression d'une seconde vie accordée par la littérature. Ce fut une vie heureuse, au total, bien que ce soit une vie accidentée, pas très unifiée, puisqu'elle commence par la littérature et qu'elle y finit,

mais entre les deux, il y a un trou. Peu importe.

- Outre la Loire, et le surréalisme, voyez-vous des liens entre son oeuvre et la votre?

- Non. Cela ne se passe pas dans les régions que je fréquente quand j'écris. mais peu importe. On ne s'intéresse pas qu'aux choses dont on écrit soi-même.

- Vous partagez pourtant le goût de Fourré pour Jules Verne.

Oui . C'était un lecteur de Jules Verne, un Nantais. Vous avez remarqué que Fourré s'intéressait à Nantes autant qu'à Angers. C'est très visible. Angers, c'est son point d'attache et son lieu de naissance. Mais Nantes l'a beaucoup intéressé

Propos recueillis, par Bruno Duval à Saint-Florent-le-Vieil le mercredi 9 septembre 1998. retranscrits avec l'aide de Claude-Nicolas Grimbert

LES ÉBLOUISSEMENTS DE MONSIEUR MAURICE

ARGUMENT

Au théâtre, il y a quelqu'un qui ne se montre jamais, qui dépense des trésors d'astuce afin de se retirer pour laisser la place aux autres, les protagonistes du drame et leurs partenaires, qui s'ingénie à ménager sa propre disparition pour que la comédie, l'intrigue, l'action... déploient leurs prestiges. Cet invisible par vocation, grand absent de la représentation, en est sans conteste le personnage principal, dans la mesure où son absence n'est qu'une immense présence en creux. Donnons lui son nom : l'Auteur.

"Après vous..." dit-il aux Acteurs... et la fête théâtrale peut commencer!

Imaginons maintenant que cet auto-sacrifice initial devienne le sujet de la pièce. L'Auteur, cette unique fois, viendrait sur la scène, mais pour mieux y organiser son effacement définitif. Il ordonnerait un spectacle

somptueux, et aurait l'élégance de le quitter en cours de déroulement, pour le laisser s'achever sans lui... Et le théâtre resterait ce qu'il est : l'art de la plus haute et de la plus extrême politesse. L'art du salut, en somme.

Dans les années cinquante, un homme, un vieillard, au terme d'une vie silencieuse, tenta de saluer ses contemporains avec l'exquise politesse de ceux qui sont sur le point de s'en aller. A cette fin, il écrivit quatre livres.

Dans une langue incandescente, il y livre son "obsédant théâtre imaginaire", l'emploi de doubles, de masques, de miroirs, des figures d'un étonnant carnaval intime. En une fantasia débridée, il fait défiler les paysages et les ombres de sa jeunesse, blasonne plaisamment sa propre mort, la met en scène sous le luxe inouï des métaphores. Il mêle tous les

genres. Pas du théâtre à proprement parler, mais la matière d'un spectacle qui serait un peu dans le goût de Max Ophüls. Celui de la Ronde et, surtout, de Lola Montés. Avec une bonne dose d'humour.

Le vieil homme s'appelait Maurice Fourré. Inutile de dire qu'à

l'époque peu lui rendirent son salut.

Un beau geste qu'il reste loisible d'accomplir, par-dessus la "retombée" de quarante années.

Du seuil de ["éternité meurtrière", le signe qui nous est encore adressé rejoint, dans "les égorgements du rêve", la mise à mort symbolique de l'Auteur. Ainsi se constitue "le pivot, brillant comme un diamant, de la Tragi-Comédie".

Et maintenant, place aux Artistes!

Tournent, tournent mes Personnages...

" Baron DEODAT de LANGUIDIC, dit TETE-de-NEGRE, 93 ans, quatre fois veuf, maître du domaine des Trois-Cailloux en Laniscat (Côtes-du-Nord), près des gorges du Daoulas, affluent serpentif du Blavet et du canal de

Nantes à Brest, en amont du barrage de Guerlédan. Sera assassiné."

Etc... Etc...

Claude MERLIN

Fleur de Lune n°2
Mai 1999

Bulletin de l'association des amis de Maurice Fourré
10 rue Yvonne Letac, 75018 Paris

Les lecteurs nous pardonneront les nombreuses coquilles, les textes de ce numéro ayant été récupérés à partir de la version papier.